



Salauds de pauvres

Tandis qu'il consacrait en page 13 un banal article parmi d'autres au R.S.A. , *Le Monde* du 8 juin 2011 titrait en gros caractères, occupant toute la largeur de sa une, sur les mésententes de la famille Bettencourt. Les démêlés des riches intéressent plus que la détresse des pauvres.

Ils sont pourtant bel et bien là , ces derniers, d'ailleurs de plus en plus nombreux, et il y aurait beaucoup à dire, à redire, sur l'ampleur de leur présence : huit millions selon les plus récentes statistiques officielles. Cela dit, qui se préoccupe de qui, hormis une générosité nécessaire mais qui fausse le jeu, en ce monde d'injustices et de mépris démesurés, qui et comment ?

Salauds de pauvres! Telle est la réplique a priori provocatrice et en réalité passablement ambiguë reprise du roman de Marcel Aymé dans le film *La Traversée de Paris*. C'est en invoquant cette trop célèbre exclamation que notre revue *Commune* consacra divers articles aux phénomènes de paupérisation et à l'idéologie qui les soutient, les ayant d'ailleurs créés. Revenons-y sous la pression de l'actualité.

L'agitation des parlementaires U.M.P autour d'une modification du revenu de solidarité active (R.S.A.) en dit long sur ce qui n'est pourtant pas nouveau. En l'occurrence, il s'agissait de faire travailler ces « assistés » (et le mot prend alors un sens péjoratif) quatre ou cinq heures par semaine. Un député précisa vertueusement : contre rétribution. Encore heureux. Ce serait presque comique si ce n'était aussi indécent. L'on envisageait donc de les faire trimer pour rien ! Pourtant, en dépit de cette trivialité, l'essentiel n'est pas là. L'essentiel est dans la parade que le système capitaliste qui nous écrase a trouvé très tôt et à travers laquelle il se justifie cyniquement : la pénalisation de la pauvreté.. C'est que l'on n'est pas pauvre parce qu'un système de société bâti sur la finance et le propriété empêche tout un peuple de vivre normalement, mais parce que la misère relève, non point d'une forme communautaire imparfaite, mais de conditions individuelles condamnables qui briment l'accès à d'honnêtes comportements.. Il y a en quelque sorte des gènes sociaux qui tour à tour produisent le brigand, le manant, la pègre, la canaille, le fainéant et, plus près de nous celles et ceux qui, chômeurs dans les années trente, *cherchaient du travail en priant le bon Dieu de ne pas en trouver*.

Nous en sommes toujours là, les formulations ayant plus ou moins changé au gré des circonstances, mais l'intention profonde, dictée par La Bourse et le pouvoir restant la même : culpabiliser d'une manière ou d'une autre ceux que la misère accable. Précisément, cette misère, et fût-elle massive, il faut absolument faire croire qu'elle provient de dérives humaines et non d'une rejet dont la classe exploiteuse a besoin pour se maintenir. Au lieu de pousser des cris de vierge effarouchée, une certaine gauche aurait mieux fait de dénoncer, non point des attitudes de ministres ou de parlementaires, lesquels ne sont que des exécutants, mais la seule puissance qui compte : le système économique de domination de classe. Car il est ridicule de demander au capitalisme d'être – ou de devenir - ce que son essence même lui interdit d'être..

Sans doute, il n'ignore rien des dégâts qu'il cause, mais il a trouvé pour cela aussi une parade : refréner de prévisibles colères en dirigeant l'émotion vers ce que l'on appelle de bonnes œuvres et auxquelles on accole aujourd'hui cet adjectif affreux : caritatives.

Jusqu'à quand le peuple sera-t-il dupe ? Quand sortira-t-il de sa torpeur ? Gardons confiance, même si bien des problèmes se posent. C'est précisément à l'étude de ces problèmes qu'est consacré le numéro de la revue *Commune* qui sortira début septembre et que l'on peut commander dès maintenant...